



Bruno Michel-Dansac

Au Luco

Bruno Michel-Dansac

Au Luco

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Bruno MICHEL-DANSAC

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet Ebook.

Mars 2016 - Août 2016

Rendez-vous

La sonnerie de la dernière heure de cours vida les classes et remplit les couloirs. Ignorant les quelques protestations des autres élèves, un garçon d'une quinzaine d'années se fraya un passage au milieu de la horde hétéroclite des internes au pas lent et des externes pressés d'éviter l'embouteillage au contrôle de sortie. L'ultime volée d'escaliers achevée, il courut dans l'étroit couloir qui menait à la liberté, puis freina pour ne pas attirer l'attention du surveillant. Ce jeune homme connaissait sa hâte à sortir. Il lui prit sa carte des mains et l'examina plus que nécessaire, laissant le garçon enrager en silence. Il ne restait pas à l'étude du soir, on était lundi et il n'y avait pas de retenue ce jour-là. Enfin, la couleur de la carte témoignait de sa qualité d'externe. Alors quel besoin de se livrer à ce jeu ridicule à part provoquer les élèves ?

Seulement, on ne peut rien contre un adulte surtout quand il a le pouvoir. L'adolescent récupéra le précieux sésame, se fendit d'un sourire et ajouta un merci faussement chaleureux et tout à fait hypocrite. Enfin dehors ! Ils étaient bien gentils au collège de les faire sortir par cette porte, car il avait maintenant la rue à remonter pour déboucher sur la place du Panthéon.

Un coup d'œil rapide sur la gauche vers l'église et le lycée Henri IV, d'où émergeait une antique tour, le renseigna. Aucun autobus ne se profilait à l'horizon. Il tourna à droite, longea la bibliothèque et s'engagea dans la large rue Soufflot en courant malgré son cartable porté en

bandoulière, qui lui battait les flancs.

Il piétina en attendant de pouvoir traverser la rue Saint-Jacques, d'autant plus qu'un policier en gabardine brassait l'air de son bâton blanc pour faire accélérer les voitures. Il ne tenait pas à prendre un coup plus ou moins volontaire.

Il arriva sur la place Edmond Rostand. Pas d'agent en vue ! Donc, la méthode « trajet direct » s'imposait. Il avait juste le temps de profiter de l'alternance des feux pour passer au plus court. Traverser le boulevard Saint-Michel dans l'axe de la rue, longer la fontaine, couper la rue Médicis, obliquer à gauche et entrer dans le jardin par la grande porte.

Le voilà enfin dans le Luco. Quiconque eut prononcé les mots jardin du Luxembourg aurait reçu une cinglante réplique : « *quand on est Parisien, on ne dit pas jardin du Luxembourg* ». Sur sa gauche, ses copains étaient déjà là, à proximité de la verrière avec ses poteaux typiques de fontes ouvragées. Rien de plus normal : les ashquatriens¹ sortaient en premier et les barbistes², lui excepté, une heure plus tôt. Dur d'assumer le rôle de meneur en arrivant le dernier. Il jeta un regard sur sa montre.

– Ouf, il n'était pas encore 17 h, se rassura-t-il.

Il n'empêche que la réunion du lundi revêtait un double caractère historique et sacré et n'était, de ce fait, pas déplaçable. Cinq chaises et trois fauteuils en métal vert formaient un rond presque parfait à trois pas du refuge. On est jamais trop prudent, surtout en cette mi-mai pluvieuse. Un neuvième siège, chargé de cahiers, occupait le centre du cercle.

– Salut, Roger ! comme d'hab. le dernier.

– Et comme d'hab', Julien, the last but not the least³.

Certains reproches, même amicaux, ne peuvent rester sans réparties. L'ado enjamba le fauteuil vide. On a un statut ou on ne l'a pas.

Deux règles d'or prévalaient dans cette bande avant toutes les autres. On était égaux et le mot de chef était banni. Malgré cela, trois d'entre eux émergeaient du lot. Julien, fils d'un père résistant devenu un magistrat renommé, était en première avec un an d'avance ; Patrick, d'origine plus modeste était l'aventurier ; Roger, d'une longue lignée d'avocats, se distinguait par ses analyses et par le fait, reconnu, d'en être l'artisan et le théoricien bien qu'il n'ait de cesse de s'en défendre.

Les autres ne le cédaient en rien aux trois premiers, mais il en est souvent ainsi d'une bande d'ados. Ils ont beau s'affirmer être sur un pied d'égalité, certains membres disposent néanmoins de légères prééminences qui permettent au groupe de s'équilibrer et, par là même occasion, de fonctionner.

Une forme de solennité préside à cette réunion. Ils discutent sans fin depuis que Patrick leur a livré, samedi, l'objet de son trouble. Aujourd'hui est venu le temps de prendre une décision. Roger assis, Julien lança l'ordre du jour.

- Je résume. Depuis la mi-septembre, Patrick, tu fais partie d'une section de l'OAS⁴. Okay, on t'en veut pas. Algérie française, je suis assez d'accord avec toi...
- Julien, je te rappelle que j'y suis par hasard.

- Okay, par hasard. C'est vrai qu'à rôder comme tu le fais dans les vieilles ruines, il fallait bien que ça te tombe dessus un jour. Depuis janvier, tu nous parles de leur programme. Samedi, tu nous files un truc vachement chaud. Tu nous avais promis des preuves.
- J'ai pris des photos de documents. Elles sont ici sur la chaise, réparties dans des cahiers. Je tiens pas à ce que ça se sache. Je ne veux pas être pris pour un traître.
- Elle va passer la vieille fille⁵, les mecs ! À vos sous, alerta Georges.
- Roger, tu as vingt centimes en plus, quémанда Bernard ? Comme d'hab. je te paye en carambars.
- D'acc. Ça t'en fera cinq.
- Oh, tu sais compter, toi ?
- Ben oui, quatre, plus un pour les intérêts.
- Toi, t'es qu'un gros spoliateur du grand capital.
- Ça me préserve d'être un paysan moyennement pauvre à rééduquer⁶.
- Ça va, sors pas ta science. Depuis quand t'es maoïste ?
- Les jeunes ! neuf chaises, ça vous fait...
- Madame, s'écria Roger avec son meilleur sourire, cette neuvième supporte vaillamment nos livres et nos cahiers, vous ne voudriez pas qu'ils traînaient par terre. On est ici par la force du travail...
- Arrêtez vos simagrées ! Neuf chaises, c'est un franc quatre-vingts. Point à la ligne. Payez ou partez.
- Tenez, Madame, un franc et quatre pièces de vingt

centimes.

- Prenez vos tickets.
- Au revoir Madame.
- Jamais, elle sera polie celle-là, lança Stanislas.
- Bah ! si tout le monde lui raconte des histoires pour ne pas payer, elle doit en avoir ras le bol, tenta d’intercéder Roger.
- Bon, coupa Julien. On accélère, le Luco va bientôt fermer alors chacun prend un cahier.

Tous les passants pensèrent croiser une jeunesse studieuse, sauf que l’objet de la concentration de ces huit adolescents n’avait rien à voir avec la scolarité. Patrick faisait semblant de lire un bouquin de maths tout en observant à la dérobée ses copains plongés dans l’examen des documents insérés dans les cahiers.

Il n’y avait pas plus contrasté que cette petite bande, tous élèves de deux établissements de prestige de la montagne Sainte-Genève. Stanislas portait un nom que l’on retrouvait dans plusieurs chapitres des livres d’histoire. Le père de Dominique était Compagnon de la Libération et dirigeait l’une des plus prestigieuses Écoles de la République. Celui de Gérard était un officier de haut rang ancien membre de la Deuxième DB⁷, Georges appartenait à une famille de grands capitaines d’industrie, tout comme celle de Bernard. Cela n’empêchait nullement ce dernier de clamer sa foi dans un marxisme pur et dur, beaucoup plus pour se démarquer que par convictions réelles. Du moins, ses copains en étaient-ils persuadés. Si Julien faisait office de meneur, c’est vers Roger que l’on se tournait dès qu’il devenait urgent de retrouver du bon sens ou de mettre fin à

une discussion qui dérapait.

D'autant plus que ce groupe ne manquait pas de débats passionnés en ce mois de mai 1962, entre les déçus du gaullisme pour cause d'Algérie française et des récents Accords d'Evian, l'attirance d'un Che Guevara⁸, les diatribes d'un secrétaire général du Parti communiste français, les luttes sans merci entre le FLN⁹ et l'OAS ou bien la question de la bombe atomique ravivée par la rumeur d'un accident nucléaire au Sahara.

Julien releva la tête en premier. Roger puis les autres suivirent. Une certaine consternation se discernait maintenant sur les visages des adolescents. Ils se regardèrent tous en silence. Conscient d'en être la cause, Patrick aurait voulu s'enfoncer sous terre. Julien rompit l'attente, aggravant involontairement le malaise de son ami.

- T'es fou, Patrick, d'avoir mis les pieds là-dedans. Tu t'en rends compte...
- Je pouvais pas le savoir, je les croyais sincères moi, murmura l'ado d'une voix désespérée.

Le baroudeur était redevenu un petit enfant. Roger lui vint en aide.

- On a tous été un jour trop naïfs. Ne t'en fais pas. On est avec toi. Tous pour un.
- D'accord, Roger, mais on fait quoi, maintenant, demanda Georges ?
- C'est trop gros pour nous ce truc, lâcha Bernard.
- Ça va pas, s'écria Gérald. Ça aura servi à quoi de se répéter sans arrêt qu'on peut se passer des adultes, si, à la première merde qui nous tombe dessus, on va de suite pleurer dans les jupes de maman.

- C'est pas ce que je voulais dire.
- C'est bon, les gars ! On réfléchit, déclara Julien. Moi, je dis qu'on doit se bouger.
- Qu'est-ce que tu veux dire, l'interrogea Stanislas ?
- La question est : on laisse un type se faire tuer ou pas ?
- Moi, je crois que... imaginons, énonça Dominique, demain on apprend que de Gaulle est mort. Certains vont penser : « chouette », d'autres : « dommage ». Nous, on sera peut-être coupé en deux. Mais sans plus. Ce type, aucun de nous ne le connaît personnellement. Aujourd'hui, on sait ce qui va lui arriver. Si on ne dit rien, on sera quand même un peu complice. Si on en parle, personne ne nous croira. Voilà le dilemme. Moi, je ne veux pas me dire que je savais et que je n'ai rien fait.
- Patrick, tu es bien silencieux, le titilla Julien.
- Essaie de le comprendre, intervint Roger. Patrick était de bonne foi. D'accord, il ne nous a pas crus quand on l'a mis en garde... Il a l'impression d'avoir trahi des gens en qui il avait confiance. Je ne suis pas d'accord avec toi. Patrick a pris position.
- Je ne l'ai pas entendu.
- En rassemblant les preuves et en nous apportant le dossier.

Un silence suivit les paroles de Roger.

- Désolé, Pat. Je n'y avais pas songé.
- Tu proposes quoi, Roger, sollicita Stanislas ?
- Je crois que Dom a bien résumé la question : on se tait ou bien on parle.

- D'accord, mais si on parle, objecta Gérard, je te raconte pas comment on va se faire jeter.
- En premier, on décide si on couvre ou si on révèle tout. En second, on choisira le comment. On vote d'abord le premier point, conclut Roger.
- On lève la main si on en parle, proposa Georges.
- Sept bras se dressèrent, puis un huitième, celui de Patrick avec un léger retard.
- C'est bon. On fait comment alors, s'enquit Julien ?
- On pourrait remettre le dossier à la police. Je dis ça comme ça parce que je n'ai pas d'idée en fait, suggéra Bernard.
- Tu l'as lu comme moi, répliqua Gérard. Les tueurs attendent un signal venant du palais de l'Élysée. C'est clair. Ils ont des complices bien placés. Peut-être même tout près du Général. Non, on doit s'adresser à lui, direct.
- Ah ouais, jeta Bernard, tu nous vois : pardon monsieur, on veut voir le Général. On n'a pas rendez-vous, mais on vient lui sauver la vie. Dix jours après, t'as encore la marque de leurs pompes sur tes fesses.
- J'ai une idée... coupa Gérard.

De vigoureux coups de sifflet éclatèrent dans le lointain.

- Magne-toi, pressa Julien.
- J'ai une idée pour rencontrer le Général. En histoire, on doit faire un exposé sur une personnalité remarquable. Ce soir, je dis à mon paternel que j'ai choisi de Gaulle. Sûr et certain qu'il va apprécier. Il a un copain, officier dans la Garde républicaine à

l'Élysée. Je lance la chaîne téléphonique si j'ai une réponse.

Les stridulations se firent de plus en plus proches. Des gens pressaient le pas vers la sortie.

- Okay, on se répartit les pièces, imposa Julien.
- Sauf Patrick, déclara Roger. C'est plus prudent. Tu dors où ce soir ?
- Chez ma tante, toute la semaine.
- Bon, je te raccompagne.

Le képi à bande rouge d'un garde s'incrusta subitement.

- Allons les jeunes, dépêchons, on ferme.
- On se retrouve ici demain à 17 h, dit Julien.

Au Palais

Le professeur, une fois de plus, constata amèrement que ses élèves étaient plus pressés de sortir que de profiter de son enseignement. À peine la cloche venait-elle de sonner que Gérard et Roger, sans omettre de le saluer, quittèrent précipitamment la salle de classe et dévalèrent les escaliers.

« On ne court pas », cria une voix trop éloignée pour qu'ils en tiennent compte.

Ils rejoignirent Patrick qui les attendait à l'entrée du couloir et passèrent facilement le contrôle. Ce n'était pas le surveillant de la veille.

Remontant la rue Valette, ils hésitèrent un instant. Un Chausson¹⁰ pointait son avant vert et blanc à hauteur de la sortie du Lycée Henri IV. Ils piquèrent un sprint et parvinrent à l'arrêt du 84, en face de la mairie du V^e, en même temps que lui. Roger remit les trois tickets au receveur, puis ils gagnèrent l'avant afin d'être prêt à descendre au plus vite à Gare du Luxembourg. La chance était de leur côté. En moins de quinze minutes, ils occupaient leurs chaises.

- Désolé, les gars, mais le prof de Grec n'était pas malade, cette fois.
- Je ne comprends toujours pas pourquoi Gérard et toi, vous faites du Grec, s'étonna Dominique.
- Si tu n'as pas traduit la retraite des Dix-Mille dans l'Anabase de Xénophon¹¹, tu n'as rien compris aux joies des langues antiques.
- Ne dis pas que tu aimes, lança Stanislas.

- Moi, aimer ? Pas vraiment. Mais voilà, ce sont les adultes qui décident.
- Y avait plus de fauteuils, s’excusa Bernard. Et puis la vieille est déjà passée. J’ai payé pour vous trois et pour Georges qui est retenu à H IV¹². Donc je ne te dois plus de carambars, Roger !
- Sauf un. Les intérêts restent dus quand on rembourse le capital. Mais comme je suis généreux, c’est cadeau.
- So sorry¹³, s’excusa Georges essoufflé en enjambant sa chaise.
- Bon ! on est au complet, constata Julien. Alors Gérald, t’en es où ?
- Je ne vous ai pas téléphoné hier soir parce que mes parents donnaient un dîner. J’ai dû faire le beau toute la soirée. Ce matin, j’ai obligé mon père à m’emmener en voiture. Ça a marché super. En rentrant déjeuner à midi, ma mère m’a annoncé que j’avais un rendez-vous avec l’ami du paternel, jeudi après-midi à 15 h. Au fait, je me rappelais plus, c’est pour quand l’ass... ?
- Chut, intima son voisin.
- Zut, pardon.
- Mercredi 23, dans une semaine, répondit Patrick, les traits tirés.
- Ca va pas, toi, s’enquit Julien ?
- Je n’ai pas dormi de la nuit.
- Ben, t’es pas le seul, mon vieux, renchérit Dominique.
- Bon, on s’organise comment ?

- Qui vient avec moi ?
- Moi. Pour une fois que le nom que je porte nous servira à quelque chose. Ça peut faire sérieux.
- Okay Stan ! ... Dom ?
- Navré, si mon père l'apprend, il me tue.
- Les deux capitalistes ?
- Je me défile pas, assura Bernard. Le meilleur, c'est Roger.
- Why?
- Tu sais bien résumer les choses, expliquer, tout ça. Et puis tu as déjà lu ses Mémoires. Ça pourrait te servir.
- Tu serais aussi cap' de présenter nos idées, suggéra Georges.
- Vous rêvez trop les copains, objecta Roger. Vous croyez qu'il va nous recevoir et taper la discute avec nous comme de vieux potes ?
- Non, mais bon...
- Gérald et moi, on sort à midi jeudi. On ramène Patrick, on se prend un sandwich et on se cale une heure à Sainte Ginette¹⁴. J'ai un exposé de latin à préparer. Stan ! on te retrouve à 14 devant la biblio.
- Qu'est-ce qu'on fait du dossier ?
- On se le partage en trois par sécurité.
- Roger ! jeudi, je retourne voir les mecs.
- T'es fou Pat, s'exclama Julien. Avec la tête que tu as. Trop dangereux pour toi.
- Au contraire. Cela fera trop louche si je ne viens pas. Et puis d'ici là, j'aurai récupéré. Ne vous inquiétez pas. Ils ne savent pas que j'ai

photographié et développé les documents sans toucher aux originaux.

- T'es sûr de toi ?
- Ouais.
- Alors, jeudi soir, tu téléphones à Roger et il lancera la chaîne.
- Merci, Julien, mais rassure-toi.
- Si tu veux... Bon, on se retrouve quand ? Jeudi ?
- Julien, on ignore quand on sortira, précisa Roger. Jeudi soir, je lance la chaîne avec un message au second degré pour vous dire que tout va bien. Rendez-vous vendredi ici, même heure.

La grosse horloge ronde au sommet de son poteau indiquait 14 h 40 ce jeudi sous un pâle soleil. Le printemps s'annonçait timide et frais cette année-là.

Trois adolescents en costume-cravate sortirent de la station de métro. Ils traversèrent les Champs-Élysées et, par le trottoir opposé au long mur que punctuaient à intervalles réguliers des guérites occupées par un garde républicain armé d'un fusil, ils se dirigèrent vers la rue Saint-Honoré et l'entrée de l'Élysée. Des cars de police noir et gris stationnaient en divers endroits, donnant à ce lieu un aspect lugubre.

Les garçons étaient persuadés que tous ceux qui les croisaient pouvaient lire, gravés sur leurs fronts, ces mots : entreprise ridicule. Ils firent le tour complet de la place Beauvau par le côté le plus éloigné de leur destination. Puis, ayant dépassé la grande porte du Palais par le trottoir opposé, ils traversèrent et revinrent sur leurs pas, le temps

de regonfler leur courage.

– *Alea jacta est.*

– *Hi morituri te salutant*¹⁵, lâcha Gérald en guise de vanne.

À côté de sa guérite, un garde demeurait immobile en grande tenue noire, pantalon bleu, couvert d'un curieux képi à plumet, gants blancs, des fourragères barrant sa poitrine. Il tenait de sa main droite son fusil dont la crosse reposait au sol. Un second gendarme veillait sur le pas de la porte des piétons. Gérald tira de la poche de sa veste la recommandation que lui avait remise son père.

– Bonjour, Brigadier. Nous avons rendez-vous avec le commandant de Praseirich.

– Entrez et adressez-vous au sous-officier d'accueil.

Ils pénétrèrent dans le local. Gérald répéta sa demande le cœur battant. Il savait bien, lui, ce que leur démarche avait d'un peu fou. Même s'il espérait parvenir jusqu'à l'ami de son père, la suite lui apparaissait enveloppée dans un épais brouillard. Le sous-officier déplia la feuille, la relut, observa l'adolescent.

– Cartes d'identité, jeunes gens !

Il les inspecta soigneusement, appelant chaque possesseur par leur nom de famille, scrutant chaque visage, comme pour s'assurer qu'ils en étaient bien les titulaires. Son examen achevé, il décrocha son téléphone, annonça les visiteurs, écouta la réponse puis reposa le combiné.

– Le commandant arrive.

Roger poussa Gérald de l'épaule, accompagnant son geste d'un léger mouvement de la tête. Le garçon suivit le regard. Le militaire prenait chaque carte et écrivait leurs

noms sur un épais cahier puis les reportait sur un imprimé. Certes, les adolescents ne s'attendaient pas à être reçus à bras ouverts, mais cette froideur indifférente augmentait leurs troubles. Une voix joyeuse s'exclama.

– Gérald ! Quel plaisir de te revoir ! Comment va ton père ?

– Très bien, mon Commandant. Enfin, je crois...

Le sous-officier tendit la feuille qu'il venait de remplir et la lettre d'introduction.

– Merci Sergent !

Un homme dans la même tenue, vareuse noire et pantalon bleu, s'approcha.

– Ouvrez votre sac et vos vestes, les garçons. Fouille obligatoire... Qu'est-ce ceci ?

Le garde désignait le dossier dans le cartable de Roger.

– C'est pour notre exposé qu'on doit travailler avec le commandant, expliqua Gérald.

Inquiets, ils le virent le feuilleter rapidement puis le reposer dans le sac.

– C'est bon, vous pouvez passer.

– Suivez-moi, ajouta de Praseirich.

Après avoir enfilé des couloirs, ils se retrouvèrent dans un petit bureau.

– Asseyez-vous, garçons. Alors, Gérald, ton père m'annonce que tu as besoin de mes services pour un exposé. Je t'écoute.

– En fait, mon Commandant...

– Appelle-moi Serge, comme lorsque je viens chez vous.

– D'accord. En fait, Serge, c'est vrai que j'en ai un à

préparer sur une personnalité que j'ai choisie : le Général de Gaulle. Mais, voilà, en fait, nous avons un truc beaucoup plus grave que ça.

- Je te sens embarrassé Gérard. Va droit au but. Tu sais bien l'amitié qui me lie à ton père. Il t'a déjà raconté notre histoire, je présume.
- Oui, bien sûr.
- Alors, n'aie aucune crainte.
- Voilà. Nous avons découvert qu'on doit assassiner le président ici même.
- Dans le Palais de l'Élysée, mais c'est impossible ! C'est une forteresse ici. Tu as des preuves ?

Gérald tendit une photo que Roger avait retirée de son cartable.

- Le président sur le perron ! Et alors !
- Serge, s'il te plait. Tu t'en souviens. On était allé avec ton fils et mon père au stand de tir de Versailles. Tu m'avais proposé d'essayer une carabine avec lunette. La photo ne te dit rien ?
- Bon Dieu ! Tu as en a d'autres de cet acabit.
- Oui... Celle-ci prouve qu'une personne préviendra les tueurs depuis l'intérieur du Palais. Les autres nous voulons les remettre qu'au Général.
- Pourquoi ? Tu n'as pas confiance en moi ?
- Non, ce n'est pas ça. Mais c'est nous qui les avons trouvés. Nous, on croit que c'est à nous de le prévenir. Ce n'est pas parce que nous avons quinze ans qu'on n'aurait pas le droit d'empêcher qu'un crime soit commis.
- Gérard, tu es une sacrée tête de mule. Tel père, tel

fil... Monginz !

- Mon Commandant !
- Je vous confie ces garçons.
- Bien, mon Commandant.

Un soupir de soulagement leur échappa. L'officier s'était laissé convaincre sans grande difficulté. La prochaine étape ne serait sûrement pas plus facile. L'attente s'éternisait. Le téléphone sonna. L'ordonnance répondit, puis acquiesça.

- Venez !

Ils suivirent des couloirs, montèrent un escalier, franchirent un passage dérobé et parvinrent dans une vaste antichambre où ils retrouvèrent le commandant de Praseirich. Celui-ci frappa à une porte. Les ados frémirent. La voix reconnaissable entre toutes lança « entrez ! »

Il n'était plus temps de reculer. Ils entrèrent. La silhouette caractéristique, maintes fois vue à la télévision, écrivait, penchée sur un bureau de style Louis XV. Derrière lui, deux chandeliers, encadrant une ancienne horloge, trônaient sur une imposante cheminée de marbre blanc surmontée d'un miroir. Chaque objet s'ornait de dorures.

- Approchez !

Il releva la tête, reposa son stylo et se saisit des trois photos fournies par Gérald que le commandant lui avait remises.

- Attendez dans l'antichambre, Commandant.
- Bien, mon Général.

Il examina attentivement les documents. Soudain, il frappa le bureau du plat de sa main.

- On ne fait pas chanter un président. J'attends une explication claire, sinon...

La phrase laissée en suspens et le ton sévère contenaient son lot de menaces et de désagréments sérieux. Restés debout tous les trois à côté des fauteuils en avant du bureau, Gérald en avait perdu la voix et Stanislas ne savait plus quoi répondre. Ils implorèrent silencieusement Roger du regard. Celui-ci, inspira, sortit le dossier de son cartable et le posa sur le bureau.

- Nous voulions vous remettre ce dossier en personne.
- Et pourquoi à moi-même ? La France ne manque pas de serviteurs.
- Certes, mon Général, cependant, puisque nous connaissions cette tentative contre vous, il était impensable que nous laissions faire. On pouvait ne pas nous croire, tergiverser. Le temps joue en faveur des criminels. Vous trouverez les photos que notre copain a prises au nez et à la barbe de ces gens et un résumé de ce qu'il a découvert.

Le Général ouvrit le dossier et examina chaque pièce.

- Le texte est précis, le style et l'orthographe laissent à désirer, bougonna-t-il en le refermant.

Il pressa une sonnette. Deux militaires entrèrent, claquant des talons. Le premier portait quatre étoiles sur sa manche d'uniforme kaki, le second, cinq barrettes dorées sur une veste noire.

- Prenez ceci, étudiez-moi cela. Je garde ces jeunes gens en attendant.
- Bien mon Général, répondit le plus haut gradé.

Le président, délaissant ces hôtes, ouvrit un dossier. Il se saisit d'une feuille blanche dans un présentoir et la couvrit d'une écriture rapide, puis changeant de stylo, il annota, en

marges, le contenu de la chemise. On frappa à une porte sur le côté de la pièce. Un planton entra et tendit un papier. Le Général y griffonna trois mots et le lui rendit.

Il recommença le même manège avec un autre dossier. En réponse à un coup bref sur la sonnette, un homme en complet veston se présenta porteur d'un épais parapheur dont le président tourna chaque intercalaire, signant d'un geste vif à chaque page.

Son chef de cabinet parti, le Général se leva et gagna la fenêtre qui donnait sur le parc, l'ouvrit, regardant à gauche puis à droite, plutôt vers le haut que vers le bas. Une perplexité stressante envahissait Gérard, Stanislas et Roger. Toujours debout, ils n'osaient plus bouger.

Il la referma et revint vers son bureau. Puis, soudain, sans un mot, il leur désigna les sièges et, tournant la paume de sa main vers le bas, il rabaissa son bras. L'ordre était clair. Les trois ados s'assirent sur le bord des fauteuils comme s'ils considéraient que leurs fesses n'étaient pas dignes de s'y poser. Le Général se remit au travail, lisant un document, écrivant ou bien annotant un papier, totalement indifférent à la présence des trois adolescents qui n'en menaient pas large.

La grande aiguille de l'horloge avait déjà accompli un tour complet et la clochette des quarts d'heure avait encore résonné deux autres fois. Le président se leva, gagna une armoire, l'ouvrit, en sortit un gros livre à la couverture cartonnée grise et le feuilleta, y cherchant une information. Les garçons entraperçurent le mot « Bottin ». Le général s'arrêta à deux reprises, relevant la tête vers les adolescents puis le rangea avec une moue curieuse comme si sa lecture

confirmait une pensée. Il se rassit, écrivit encore quelques lignes sur une feuille blanche. Il poursuivait son travail toujours sans un mot.

Le temps s'éternisait. Les trois garçons craignaient que le moindre geste ne provoque un orage. Juste avant que la pendule n'achève un second tour complet, on frappa à la porte principale. Les deux officiers entrèrent.

– Nous avons tout vérifié, mon Général, déclara le plus haut gradé. C'est incroyable. Tout est exact.

Il déposa le dossier sur la table, extrayant une à une les photos qu'il commentait.

– Enfin, celle-ci où vous figurez sur le perron est indubitablement prise à travers une lunette de visée. Nous avons pu établir la position du tireur.

Il s'interrompit le temps de présenter deux feuilles et trois photos.

– Je me suis procuré ces deux notes blanches¹⁶ des R.G., concernant le groupuscule en question. Malheureusement, les inspecteurs l'ont jugé insignifiant. Ils ont néanmoins photographié les participants. Sur celle-ci, prise il y a deux semaines, on y voit un adolescent blond, cheveux en brosse, fine silhouette, entrer et sortir.

Le Général la leur montra.

- Vous le connaissez ?
- Oui, répondit Roger cachant sa surprise. C'est notre copain, celui qui s'est infiltré dans la bande et qui a ramassé les pièces et rédigé le résumé.
- Vous lui direz qu'il doit travailler son style.

Le ton de la voix restait sévère. Il se saisit de tout le dossier et le rendit aux militaires.

– Nettoyez-moi tout cela, chacun en ce qui vous concerne. Épargnez l'adolescent. Que le commandant de Praseirich attende.

– Bien mon Général.

Réunissant ces mains sur le bureau, il se pencha légèrement en avant.

– Votre père est-il au courant de votre démarche, Gérald ?

– Non, mon Général.

– Et pour quelles raisons ?

– Je respecte mes parents, je les aime, j'ai obtenu les félicitations au conseil de classe d'avril, cette affaire n'est pas dans les fonctions de mon père. Mes copains et moi, on a découvert ce complot. On a estimé qu'on n'avait pas le droit de le dissimuler, parce que nous sommes contre le fait de tuer les gens. C'était notre responsabilité de vous en avertir. Maintenant, je n'ai rien à leur cacher. Je n'ai pas honte non plus de ce que je fais.

– Et vous, Stanislas, avez-vous prévenu vos parents ?

– J'aurais eu droit à des tonnes de : ce n'est pas possible, tu es trop jeune, ça ne te regarde pas, laisse faire les adultes et toutes ces sortes de choses. Pendant ce temps, le temps pouvait jouer en votre défaveur.

– Et vous ?

– Il n'y a aucune différence. Ce soir, je rendrai compte à mes parents. Croyez-vous qu'à quinze ans,

seize pour moi, on soit incapable de faire des choix, de décider de ne pas permettre que l'on puisse tuer le président de la République ? Et, comme le disait Stanislas, le temps que tout le monde discute, vous étiez mort.

- Combien êtes-vous dans votre groupe ?
- Huit.
- Qui le dirige ?
- Personne et chacun de nous.
- Alors, pourquoi, n'êtes-vous que trois ?
- J'ai confié à mon père que j'avais un exposé à faire sur une personnalité et que je vous avais choisi. Officiellement, je devais poser des questions à son ami le commandant de Praseirich. En réalité, nous espérions qu'il nous croirait.
- Stanislas ?
- Les copains ont pensé que le nom que je porte offrirait une garantie de sérieux.
- N'êtes-vous pas fier de votre nom ?
- Je respecte mes ancêtres, mais c'est à moi d'agir dans le temps présent. Et mon âge n'en est pas un obstacle. Nous avons choisi Roger parce qu'il est celui qui maintient la cohésion entre nous et celui qui sait le mieux expliquer les choses.
- Pourquoi répondez-vous à sa place ?
- Il a un défaut. Il parle très mal de lui.
- À quoi occupez-vous votre temps, questionna-t-il en regardant Roger ?
- À être utile, à rendre des services et à nous passer des adultes.

- Donnez-moi un exemple.
- À Noël dernier, révéla Stanislas, nous avons organisé une quête dans nos familles et auprès de nos copains. Nous avons réuni un peu moins de 2 000 francs. On a acheté des pères Noël en chocolat et le 25 décembre, tous les huit, on a attaché les cartons sur nos vélos et on les a distribués à tous les sans-domiciles qu'on croisait. Je n'oublierai jamais leurs regards.
- Vous savez donc assumer une responsabilité.
- Oui, mon Général.
- Alors, je vous donne un ordre. Vous devrez l'assumer et le respecter toute votre vie. Je vous interdis d'évoquer devant quiconque votre démarche et notre discussion.
- Même à nos parents ?
- Je ne souhaite pas que vous leur mentiez. Vous leur avouerez ce que vous avez fait, mais aussi l'obligation qui vous est imposée. Si vous estimez qu'ils ne la respecteront pas, alors vous devrez leur mentir par omission.
- Si pour vous, c'est un secret d'État, nous vous obéirons.

Le Général se leva, contourna sa table et se dirigea vers la sortie. Les garçons bondirent sur leurs pieds et le suivirent. Il ouvrit la porte, leur tendit la main, murmura à Roger, « nous nous reverrons », puis à voix haute « Commandant, je vous confie ces jeunes gens ».

Une fois, sur le trottoir de la rue Saint-Honoré, Gérald soupira.

- Moi, j'ai besoin d'une grosse bière. Comment on a eu trop chaud.

Punition

Patrick préférerait renforcer ses connaissances en anglais contrairement à Roger et à Gérald qui goûtaient, en première heure de ce vendredi, aux joies contraintes du In Verrem de Cicéron. L'interclasse imposait un changement de salles. Dans le couloir qui longeait la rue Valette, appuyés sur le mur de la classe afin de respecter l'interdiction de regarder au dehors, les deux latinistes purent enfin s'informer du moral de leur copain.

- Ils m'ont viré, hier en m'envoyant poster une lettre dans un bureau de poste près de l'Étoile.
- Et comment vas-tu, s'enquit Roger ?
- Moi, bien, mais je me sens un peu bizarre... Vous avez téléphoné à Julien, hier ?
- Ben, oui, rétorqua Gérald. Pourquoi ?
- Je ne sais pas. Ce matin, le téléphone a sonné pendant ma douche. Ma tante a répondu. Après, elle m'a dit qu'un copain demandait si j'irais en cours aujourd'hui.
- Pourquoi tu parles de Julien, s'inquiéta Roger ?
- Elle a cru reconnaître sa voix...
- Silence dans les rangs ! Les trois mousquetaires aussi !

Le professeur qui venait d'intervenir n'était pas du genre à supporter le moindre murmure. Légèrement rondouillard, affligé d'une calvitie, il portait une paire de lunettes aux montures écaillées. Il ne pratiquait l'humour que sous sa forme ironique et exclusivement à l'encontre de ses élèves

qu'il affublait de surnoms pas toujours élogieux. Malgré leur agacement, ils reconnaissaient la qualité de son enseignement. Après tout, le BEPC¹⁷ qui se profilait à l'horizon valait bien ces quelques piques. Ils s'en vengeaient entre eux par des jeux de mots sur son homonymie avec une grande marque automobile. Les vingt-cinq ados entrèrent dans la salle.

Patrick à droite et Roger à gauche occupaient la même table double au fond de la classe, le long du mur. Une barre métallique séparait les deux sièges et les reliait au tablier. Gérard se retrouvait seul dans l'autre colonne et ainsi voisin de Roger. Le professeur avait isolé ce trio de bavards impénitents, néanmoins bons élèves, en laissant vide la table devant eux et celle de droite. Les pupitres se levaient et s'abaissaient en silence au gré des cahiers et des livres qui en sortaient. Même une mouche aurait eu honte du bruit fait en volant.

Le cours, ponctué par les questions du professeur et les réponses obligatoirement concises des élèves interrogés, était déjà bien avancé. Parce qu'on ne badinait pas avec la discipline dans ce collège, Roger s'étonna d'une agitation lointaine du côté de l'escalier. Depuis l'histoire du coup de téléphone et de leur aventure d'hier, une inquiétude confuse ne le quittait plus. Le bruit augmenta. Des pas précipités retentirent tout proches, dans le couloir. Leur professeur ne parut nullement s'en émouvoir. Son slogan s'apparentait à celui des postiers de l'Amérique de l'Ouest : le cours avant tout.

Soudain, la porte ouverte d'un coup de pied, heurta le mur et revint vivement vers un homme cagoulé. Il la renvoya

d'un geste de l'arme qu'il tenait à la main.

– À terre, sous les tables, couchez-vous, hurla Roger.

En même temps, il poussa vigoureusement Patrick, attira Gérard à lui et se jeta au sol, répétant son ordre. Deux détonations claquèrent. L'homme cria « OAS vaincra » et partit en courant. Roger se releva, lança un regard vers un Patrick ensanglanté qui pleurait et, sautant par dessus la table, se rua vers la sortie.

– Restez ici !

L'adolescent était déjà dans le couloir qui s'emplissait d'élèves quittant leurs salles. Une silhouette disparut au loin dans la cage d'escalier. Roger accéléra, dévalant les marches quatre à quatre. Il traversa la cour et se rua sans réfléchir, la haine au ventre, vers le hall de sortie. Il allait atteindre la porte sur la rue anormalement ouverte quand le corpulent concierge en blouse blanche jaillit de sa loge et le plaqua au sol. Trois coups de feu retentirent, les vitres du portail volèrent en éclat.

– Vous êtes inconscient.

– Le salaud, il a tué mon copain, je vais me le faire, laissez-moi.

Le portier attrapa l'adolescent au col et le plaqua contre le mur.

– Et vous, vous allez vous faire tuer. Reprenez-vous.

– Très maître de lui, il l'attira vers sa loge, le lâcha et jeta un œil rapide dans la rue.

– Il est parti. Allons ! rejoignez vos camarades, dit-il radoucissant son ton.

– Il faut appeler les secours.

– C'est déjà fait. Tenez buvez ceci... Allez ! remontez

maintenant.

L'alcool lui brûla la gorge. Blanc comme un linge, Roger, commençant à réaliser que le concierge lui avait sauvé la vie, murmura un merci et, l'angoisse au ventre, retourna précipitamment vers sa classe tandis que les avertisseurs de police se mêlaient à ceux des pompiers en un crescendo sans fin.

La voix grave et autoritaire du directeur retentissait dans le couloir des Troisièmes.

– Rentrez dans vos salles ! ... La Troisième A ! Assis par terre le long du mur ! Laissez le passage libre !

Roger le heurta.

– Restez ici !

– Mais, c'est mon ami. Je veux savoir. Je veux le voir.

– Pas maintenant ! Écartez-vous !

Des pompiers et des policiers précédèrent deux hommes en blouses blanches portant une civière. Gérald se releva, attrapa Roger et le força à s'asseoir.

– Rassure-toi. Il est vivant. Il m'a parlé. Je crois qu'il a pris deux balles dans l'épaule. Tu ne l'aurais pas poussé, c'était dans la tête.

L'adolescent se couvrit le visage de ses mains, peinant à retenir ses larmes. Le directeur s'approcha.

– Vous devriez aller à l'infirmerie.

– Non ! Monsieur ! Je veux le voir. S'il vous plait. Je vous en supplie.

– Soit, restez ici. Je vais voir ce que je peux faire.

Au bout d'une longue attente, la civière franchit la porte, un médecin tenait au-dessus du blessé une poche transparente. Le directeur glissa un mot au premier pompier

qui s'arrêta. Roger, les yeux embués, prit la main de Patrick.

- Cool, mon vieux, lui confia le garçon d'une voix hésitante. Deux bastos dans l'épaule. J'ai trop mal. C'est bon, je suis vivant grâce à toi.
- Je m'en veux. J'aurais dû y penser. C'est de notre faute.
- La mienne aussi, tu sais.
- Allons, il nous faut l'emmener. Laissez le passage.
- La Troisième A ! Allez dans la salle libre de la Quatrième B, avec votre professeur ! Je vous y rejoins, ordonna le directeur.

La température qui remontait et le soleil encore timide n'avaient pas effacé la morosité dans leurs cœurs. Les parents des barbistes contraints de récupérer leurs fils, avaient ensuite refusé de les libérer. La réunion du vendredi annulée par la force des événements fut reportée au lendemain même heure par le biais de la fameuse chaîne téléphonique.

Le samedi suivant, alarmés par la presse qui évoquait la mort d'un adolescent abattu en plein cours, presque pas rassuré par Gérard qui, tannant son père, n'avait pu lui arracher qu'un soupçon d'espoir, ils se séparèrent sans avoir obtenu de nouvelles de leur ami.

Le dimanche, ils traînèrent dans le jardin du Luxembourg, pestant contre l'indifférence des adultes qui les écrasait de tout son poids. Les épreuves de la semaine resserraient leur bande. Julien, le plus ardent partisan de l'Algérie française après Patrick, ne décolérait pas. Pour lui, ces types déconsidéraient leur cause. Il en venait presque à

approuver les récents Accords d'Evian¹⁸ qu'il avait si fortement contestés.

Si tant est qu'ils eussent éprouvé des doutes sur le bien-fondé de leur démarche de jeudi, ils se confortaient désormais dans la justesse de leur choix. Ces gens qui tuaient des adolescents ne valaient rien d'autre que le qualificatif de criminels. Certes, Roger et Gérard attestaient avoir vu Patrick vivant. Cependant, trois jours plus tard, ils ne savaient toujours pas dans quel hôpital il était soigné. Gérard, qui gardait en mémoire la mare de sang perdu par leur ami, ne cachait pas que l'on pouvait en mourir dans les jours suivants.

Comment les adultes osaient-ils manquer autant de cœur ou de compréhension pour les laisser dans ce doute insupportable ? Ils s'en fichaient éperdument, eux, des « sois fort, mon fils » rabâchés par les parents. Une seule préoccupation les hantait : le sort de leur ami. N'avait-il pas donné sa vie pour celle du président de son pays ? Ils s'attendaient à davantage de considérations.

Les cours reprirent le lundi matin comme s'il ne s'était rien passé. Le sol de leur salle lessivé, la porte réparée, plus aucune trace ne subsistait. Contrairement aux comportements inchangés des professeurs, les autres élèves manifestaient leur compassion par des mots, des phrases, des gestes.

Même les grands des classes préparatoires qui ne frayaient jamais avec le petit peuple en témoignaient. Certains arboraient une inscription de plus sur leurs blouses blanches traditionnellement taguées : OAS NE vaincra PAS.

Ils étaient les seuls à pouvoir se permettre ce genre d'entorse à la stricte discipline de l'établissement.

Vint enfin l'avant-dernière heure tant redoutée, celle avec leur professeur de français. Toute la journée, les paris avaient oscillé entre son absence et un cours habituel. Très peu penchaient pour une heure exceptionnelle. Ponctuel, l'homme pénétra dans la salle, figeant aussitôt les élèves dans un pseudo garde-à-vous. Il posa sa serviette sur le bureau, gravit les deux marches de l'estrade et se retourna.

- Certains ne sont pas à leur place, lâcha-t-il sur le ton strict qu'il affectait.
- C'est Monsieur Moheve, répondit Michel, le chef de classe.
- Prenez l'habitude de finir vos phrases. Asseyez-vous. Sortez vos Lagarde et Michard¹⁹, page 180.

Le cours commença là où il avait été interrompu vendredi. Michel comptait déjà dans sa tête le nombre de carambars qui devraient passer de mains en mains pour payer les paris. On se reconforte comme on peut. Soudain, la séquence achevée, un ordre fusa sans modification du ton employé.

- Rangez vos livres !

L'homme descendit de sa chaire. Il tenait une brochure des Classiques français dans sa couverture bleu pâle qu'il posa, ouverte à une page, sur le pupitre de Roger placé au premier rang par la volonté du professeur de mathématiques.

- Lorsque la confusion s'empare des âmes et que l'angoisse les étreint, il appartient à l'esprit de reprendre le contrôle des émotions. Roger ! Lisez ces pages du Traité de l'Amitié de Montaigne.

Le professeur gagna le fond de la salle, comme s'il voulait s'effacer. Les minutes s'égrenaient au rythme des phrases. Tout à coup, la porte s'ouvrit brusquement. Trois filles glissèrent sous leur table, imitées par deux garçons. L'inspectrice des études se planta devant Roger.

- Prenez vos affaires et suivez-moi.
- Mais enfin, Madame, s'indigna le professeur en élevant imperceptiblement le ton, ne peut-on attendre la fin de l'heure ?

Il se tenait, à présent, tout près de la femme. Roger l'entendit murmurer :

- Comprenez-vous un jour le trouble de ces jeunes gens ? Ne pouviez-vous frapper avant d'entrer ?

Elle haussa les épaules.

- Ordre de Monsieur le Directeur.
- Soit. Roger ! nous devons donc y consentir. Retirez-vous.

Quelque chose venait de basculer dans les jeunes têtes. Il y avait de l'humanité dans cet homme.

Deux chaises restaient maintenant vides dans le cercle du jardin du Luxembourg. Gérald, désormais seul barbiste, finissait le récit de la disparition de Roger. Il avait eu l'audace de frapper au bureau du directeur. Celui-ci lui avait sèchement répondu de ne pas s'en préoccuper.

Une colère sourde les habitait. La chaisière s'approcha. Elle gagnait chichement sa vie avec le pourcentage qu'elle touchait sur la taxe des chaises et en plus elle devait se battre contre les resquilleurs et l'esprit frondeur des jeunes. Malheureusement pour elle, le moment n'était pas le

meilleur qui soit. Six adolescents l'envoyèrent hargneusement balader. Désemparée par leur violence et malgré son habitude, elle resta coite. Un homme assis non loin, replia son journal et s'approcha afin de l'entraîner à l'écart. Après un court échange, il regagna sa place sans que les garçons eussent remarqué son manège. Stanislas, lui d'ordinaire si poli, s'exclama avec vivacité.

- J'ai la haine, putain! Après Pat, c'est Géro. Merde ! Qu'est ce qu'on a fait ? Putain ! Ils ne peuvent pas lâcher leurs infos, ces cons.
- Je vais cuisiner mon père, ce soir, promit Gérald.
- Roger n'a pas été enlevé puisqu'il a été appelé par son dirlo, tenta de modérer Julien.
- Et si on l'avait arrêté, suggéra Dominique. Encore un coup des barbouzes, je te parie.
- Pour quelles raisons, s'inquiéta Bernard ?
- Pour avoir empêché l'exécution du complot, assura Georges.
- Ou au contraire, avoir sauvé Pat, affirma Gérald.
- On ne m'enlèvera pas de l'idée que c'est un coup des barbouzes.

Julien crut nécessaire de calmer les débats.

- Vous ne trouvez pas qu'on s'emballa un peu les copains ? Ralentis, tu quittes l'orbite, nous balancerait Roger. Attendons ce soir. Après dîner, j'appelle chez lui et je lance la chaîne.
- Y a deux trous dedans, objecta Bernard.
- On se décale. Demain à 17 h, ici. Ça va pour tout le monde ?

Les coups de sifflet qui annonçaient la fermeture mirent

fin à leurs discussions.

Le lendemain, le groupe se retrouva en place.

- J'enrage, confia Gérald.
- Pourquoi, vieux, demanda Dominique ?
- Je me suis payé une bulle en math. Trop énervé...
Hier soir, mon père m'a jeté et je n'ai pas travaillé.
- Donc, t'es collé ?
- Non, Moheve a été cool. Il me réinterrogera demain.
- Alors... ? s'écrièrent impatiemment six voix à l'instant où Roger enjambait son fauteuil.
- On ralentit, vous quittez l'orbite.
- Quoi ?
- Et en plus, vous n'avez pas été sympa, avec cette pauvre vieille.
- Tu te fous de nous ou quoi ?
- Bon, crache ! T'as fait quoi hier ?
- Et puis comment sais-tu ce qu'on s'est dit hier ?
- C'est simple. L'inspectrice m'a accompagné chez le dirlo. Comme si je n'étais pas capable d'y aller tout seul ! Il a été cool et m'a prévenu qu'une voiture viendrait me chercher, que je ne devais pas m'inquiéter, qu'il m'accompagnerait à l'entrée.
- Une voiture ?
- Ouais, une DS 19 noire. Intérieur capitonné, téléphone et tout.
- Non ?
- Si. Le commandant de Praseirich y était installé à côté du chauffeur. Une mitrailleuse était posée entre eux. On a filé à fond la caisse avec la sirène. On a

- grillé un max de feu.
- C'est pas vrai ! T'es allé où ?
 - Attends. On est rentré par la grande entrée de l'Élysée et le commandant m'a entraîné jusqu'au bureau du Général.
 - Tu l'as vu en personne ? Il t'a dit quoi ?
 - Il m'a tendu la main par-dessus sa table en se levant à moitié. Puis il m'a dit qu'il regrettait que des précautions n'aient pas été prises pour protéger Patrick.
 - Il est vivant ?
 - Rapprochez vos chaises... Bien sûr !
 - Il est où ?
 - Dans un hôpital militaire en province. Il n'a pas voulu me dire lequel.
 - Il t'a raconté du pipeau. C'est faux, jura Dominique.
 - Non.
 - Alors, pourquoi le cacher ?
 - Pour protéger Pat. Même si le Général semble avoir confiance en nous, il craint que nous ne résistions pas à l'envie d'y aller, entraînant avec nous un type de l'OAS.
 - Je n'y crois pas. Tu as une preuve ?
 - Vous savez que Pat porte une médaille sur lui et qu'il a un grain de beauté avec une forme bizarre sur la poitrine. Gérald ! tu te souviens de la photo de Pat prise par les RG. Ce détail n'y est pas visible.
 - Et alors ?
 - Eh bien ! le Général m'a raconté l'histoire de la médaille.

- Non ! Il a été voir Pat ?
- Eh oui. C'est Pat qui la lui a racontée.
- Mais pourquoi, il a fait ça, le Général ?
- Pour le remercier.
- Je crois que c'est vrai, affirma Gérald. Je comprends maintenant ce que m'a dit mon père. « On n'échappe pas à un tireur embusqué. Si on est en mouvement, on a une chance. Sinon, il n'y en a aucune. »
- Explique-toi.
- Regarde, Dom. Je déplace ma paume de gauche à droite. Toi, imite une balle avec ton doigt pour me toucher... Non pas comme ça, tu triches. Ton doigt tourne, il ne va pas en ligne droite.
- C'est bon. J'ai compris Gérald. Continue Roger.
- Donc Pat va bien. Il a perdu beaucoup de sang, mais on le soigne et il se rétablit lentement.
- Ça va être long ?
- Il restera là-bas jusqu'à ce que toute la bande soit arrêtée. En plus, de Gaulle a ordonné que Pat soit un Pupille de la Nation. Maintenant, c'est l'État qui paye tous ses soins et sa scolarité.
- Ça, c'est super. Ces parents ne roulent pas sur l'or.
- Ah ! Tu vois, Dom. Tu deviens gaulliste.
- Ça va, n'abuse pas quand même. C'est tout ?
- Non, on a discuté longtemps — j'ai entendu sonner deux fois la petite horloge — sur nos idées à nous. Il avait l'air d'être intéressé.
- Tu lui as tout sorti ?
- Absolument. On veut vivre nos vies d'ados sans que

les adultes y fourrent leurs pattes.

– Je n’aurais jamais osé, avoua Julien.

Roger avait aperçu, le premier, la préposée aux locations des chaises qui hésitait à s’approcher. Il enjamba le cercle et se dirigea vers elle.

– Tenez, Madame, 5 francs pour hier et aujourd’hui et pour excuser mes copains. Ils étaient un peu énervés.

Elle ne trouva pas de mots pour répondre et s’éloigna rapidement. Roger retourna à sa place.

– T’es trop, toi ! déclara Bernard.

– Il y a autre chose. Vous n’avez rien remarqué de bizarre ?

– Si ! il y a deux flics armés à la porte d’H IV.

– Et pareil devant Sainte-Barbe.

– Et autour de nous ?

– Tu veux parler de ce type qui lit un journal sous la verrière, demanda Georges ?

– Et il n’y a pas que lui.

– Je n’en vois pas.

– Normal. Ils ne sont pas là pour être visible. Un policier de la protection des personnes suit désormais chacun de nous pendant quelque temps pour notre sécurité.

– Mais, comment savent-ils qui on est, s’inquiéta Dominique ?

– Juste à la fin de l’entretien, le Général s’est levé et a appelé de Praseirich. Celui-ci est entré avec une boîte, genre transistor de radio. Il l’a allumé et je vous ai entendu.

- C'est de l'espionnage.
- Oui et non. D'abord, de Gaulle voulait être sûr qu'on respecterait notre parole, ensuite, il craignait qu'on ne soit trop bavard et donc que des gens de l'OAS nous espionnent. Le mec au journal porte un micro longue portée.
- Et tu as des nouvelles du type qui a tiré sur Pat, demanda Gérard ?
- Il est parti à fond la caisse en tire. Au coin de la rue des Écoles, il a croisé un car de police qui arrivait. Il leur a tiré dessus, blessant un policier. Les autres l'ont abattu.
- Bien fait.

Un silence éloquent s'empara du groupe. Julien suggéra d'aller prendre une petite bière pour se remettre de leurs émotions alors que les coups de sifflets les prévenaient d'une éviction inéluctable.

Leurs vies se présenteraient désormais sous un autre jour.

* * * * *

Sommaire

<u>RENDEZ-VOUS</u>	<u>5</u>
<u>AU PALAIS</u>	<u>14</u>
<u>PUNITION</u>	<u>29</u>

Notes

¹ Surnom que se donnent les élèves du Lycée Henri IV de Paris.

² Surnom que se donnaient les élèves du Collège Sainte-Barbe, aujourd'hui disparu.

³ Le dernier, mais non le moindre.

⁴ Organisation de l'Armée Secrète, pronant, par les armes, le maintien de l'Algérie en tant que département français.

⁵ Très irrévérencieux pastiche d'un vers, extrait d'un poème de Gérard de Nerval vantant le jardin du Luxembourg de Paris. Désigne ici la chaisière chargée de percevoir la taxe de location des chaises.

⁶ Phrases inspirées des logorrhées marxistes du Petit Livre Rouge de Mao.

⁷ Division blindée.

⁸ 1928-1967. Révolutionnaire marxiste et homme politique d'Amérique latine, très emblématique auprès de la jeunesse de ces années.

⁹ Front de libération national algérien.

¹⁰ Marque du constructeur des nouveaux autobus parisiens à portes coulissantes et receveur.

¹¹ Epopée de mercenaires grecs du V^e siècle avant J.C.

¹² Surnom donné par les élèves au Lycée Henri IV de Paris.

¹³ Désolé.

¹⁴ Surnom de la Bibliothèque Sainte-Geneviève sur la Place du Panthéon à Paris.

¹⁵ Latin : le sort en est jeté.
Ceux qui vont mourir te saluent.

¹⁶ Les notes blanches étaient de courts rapports des policiers de Renseignements Généraux, non signés par leurs auteurs et relatant les actes d'une personne ou d'un groupe.

¹⁷ *Brevet d'études du premier cycle du second degré. Actuellement : Brevet des collèges. A l'époque, il était un véritable examen.*

¹⁸ *Accords signés trois mois plus tôt, mettant fin à la guerre d'Algérie et lançant le processus d'indépendance.*

¹⁹ *Célèbre livre de littérature française, à l'époque.*